

Le Peuple a des droits qui doivent lui être rendus

Al-Musawwar, 22 novembre 1940.

Mon ami me dit : Je suis venu chercher le repos après la fatigue du travail, distraire un peu mon âme des soucis de la vie, et laver mon cœur des souillures de la civilisation — ces souillures qui s'attachent à la manière de vivre des hommes lorsqu'ils s'agitent pour satisfaire leurs besoins, accomplir leurs desseins et remplir leurs obligations — et je croyais que quelques heures dans ce beau cadre m'apporteraient tout ce que je cherchais.

Et pourquoi non ? Tout ici invite au repos du corps, à l'innocence de l'âme, à la pureté du cœur et à la clarté de la conscience — une atmosphère toute de sérénité et de clarté, où passent de temps à autre de petits nuages épars qui ne voilent jamais le soleil, mais en épurent la lumière et en tempèrent la chaleur qui pourrait sinon incommoder les corps.

Et une brise calme et douce s'agite légèrement dans cet air, éveillant dans le corps une vigueur sans violence, et éveillant dans l'âme une vie calme et rassurée, qui, si elle appelle à quelque chose, n'appelle qu'à une conversation paisible et sereine, et à une réflexion lente et familière — et des palmiers élancés, agréables à regarder, dépouillés de leurs fruits comme ils l'étaient tout autant lorsqu'ils en étaient chargés.

Et des ruines antiques, où se sont dispersés des vestiges divers, sur lesquelles sont passés de longs âges, en détruisant certains et en préservant d'autres, le travail des savants pour découvrir ces vestiges et extraire ce qui en demeure enfoui dans la terre restant encore maigre — ces ruines éveillent dans l'âme une leçon et un avertissement, y éveillent la vénération et l'admiration, y éveillent le contentement et l'apaisement, et y éveillent, avec tout cela, un peu de tristesse et beaucoup de nostalgie.

Et des groupes d'étrangers, civils et militaires, étaient venus visiter ces vestiges, ou avaient fait de cette visite une occasion de chercher le repos que je cherchais moi-même, ou le divertissement que je ne cherchais pas — dispersés en tout cas autour de ces vestiges et parmi eux, s'appelant les uns les autres, se répondant, riant ensemble, se

distrayant mutuellement par le regard et la parole, et par bien d'autres signes et mouvements que le regard et la parole.

Combien ce cadre est beau, et combien il mériterait d'accorder à mon âme le repos qu'elle cherchait, et de lui rendre la vigueur qu'elle avait perdue ; combien il mériterait d'apaiser ce cœur troublé, de calmer cette âme agitée, et de me préparer convenablement à mon travail, m'y renvoyant, comme disait le poète ancien, ferme de discernement et solide de pas.

Mais je reviens à la ville exactement comme je l'avais quittée, l'âme encore alourdie de soucis, le cœur encore débordant de peines, à l'étroit dans la vie et parmi les vivants, las de la vie et de toute vitalité, le trouble de mon cœur non dissipé, les soucis de mon âme non apaisés, ma conscience n'ayant pas atteint la clarté et la pureté que j'espérais — pâle et morose au contraire, comme si le crépuscule déclinant y avait projeté sa propre morosité rampante et sa propre pâleur, comme si ces ténèbres l'avaient déjà entourée, envoyant leurs avant-coureurs effacer, peu à peu, de la terre le signe lumineux du jour, et répandre sur elle, peu à peu, le signe sombre de la nuit.

Je dis à mon ami : Je découvre aujourd'hui, pour la première fois, que tu es poète — qu'y a-t-il donc ? Mon ami dit : Je ne sais pas, mais je me suis trouvé préoccupé par les habitants de ce lieu plutôt que par le lieu lui-même, et j'ai vu, dans la condition de ces gens qui vivent dans ce cadre, ce que n'ont pas vu ces beaux messieurs venus chercher le repos, le plaisir et les délices de la vie.

Je dis à mon ami : Mais tu vois ces gens chaque jour, et tu les vois partout — tu n'avais nul besoin de quitter Le Caire pour voir quelque chose de la condition des hommes, qu'elle te réjouisse ou qu'elle t'attriste ; car au Caire aussi il y a, dans la condition des hommes, de quoi réjouir, si peu que ce soit, et de quoi attrister, tant que ce soit. Pourquoi donc ce que tu vois maintenant de la condition des hommes t'afflige-t-il, alors qu'il ne t'affligeait pas hier, et qu'il ne t'affligera très probablement pas demain ?

Mon ami dit : Parce qu'hier j'étais préoccupé, loin de ces gens, par les affaires de la vie qui me concernent, et que demain je serai de nouveau préoccupé, loin d'eux, par les mêmes affaires — mais aujourd'hui j'ai quitté Le Caire voulant disposer d'un peu de loisir pour moi-même ; et ces gens se sont dressés entre moi et moi-même, de sorte que je me suis trouvé préoccupé par eux plutôt que par moi-même,

détourné de moi-même vers eux, et j'ai passé des heures que je comptais voir douces, limpides et agréables, pour les trouver au contraire les plus amères des amertumes, les plus troubles des troubles, les plus nuisibles des nuisances.

Je dis à mon ami : Tu as donc un besoin pressant de quitter Le Caire de temps à autre, cherchant du loisir pour toi-même, pour que la condition des hommes vienne alors se dresser entre toi et toi-même, te contraignant à penser à eux, à te préoccuper d'eux et à parler d'eux. Peut-être tout cela poussera-t-il certains de tes amis à suivre ta voie, à marcher sur tes pas, à réfléchir à la condition de ces gens, et à leur accorder quelque attention particulière.

Car combien ils ont besoin d'un surcroît d'attention, et d'un peu de réflexion à leur sujet, et combien nous sommes avares envers eux de l'attention et de la réflexion qui leur sont dues — et ce que tu me racontes là n'est ni nouveau ni étrange ; cela me rappelle à présent la conduite de bien des gens du Caire et d'Alexandrie, ceux que les présages de la guerre ont chassés du Caire et d'Alexandrie, de sorte qu'ils ont émigré vers la campagne et tenté de s'y établir, pour ensuite émigrer de nouveau de la campagne, préférant Le Caire et Alexandrie, avec tous les présages de guerre qui y circulaient, et toute l'horreur de guerre qui pourrait encore les y frapper, à une résidence prolongée dans cette campagne — ils ont préféré cela parce qu'ils y ont vu ce qu'ils n'auraient jamais imaginé voir, et ressenti ce qu'ils n'auraient jamais supposé ressentir, et parce que, avant tout et après tout, ils se sont trouvés privés de ce dont ils ne s'attendaient jamais à être privés.

L'un d'eux n'a-t-il pas déclaré à al-Muqattam, il y a quelques mois, qu'il préférerait revenir au Caire plutôt que de résider à la campagne, parce qu'il n'avait pas trouvé chez les gens de la campagne ce qu'il avait l'habitude de trouver dans la capitale comme bonnes choses de la vie ? Et al-Muqattam a publié ses propos en détail, d'une manière vraiment à la fois comique et profondément pénible. Et que penses-tu de celui qui préfère les présages de la guerre et ses horreurs au bourdonnement et aux piqûres des moustiques à la campagne, et que penses-tu de celui qui n'a pu se passer de ce dont il avait l'habitude de jouir au Caire — les plaisirs du manger et du boire, et ce luxe que trouvent les riches lorsqu'ils s'installent dans leurs demeures et se retirent dans leurs lits, et lorsqu'ils flânent dans ces rues propres et belles, si pleines d'activité et de tout ce qui remplit les âmes de joie et de plaisir ?

Que penses-tu de celui qui dit tout cela, et accepte qu'on le rapporte de lui, et laisse tout cela être diffusé, n'oubliant qu'une seule chose — qui semble, apparemment, bien oubliable — à savoir qu'en cette campagne même se trouvent des millions d'Égyptiens offrant leurs corps rudes et grossiers en pâture aux moustiques, et privés — je ne dis pas des douceurs délicates de la vie et des plaisirs raffinés de l'existence, mais de ce qui fait que la vie est la vie — privés de ce qui soutient le corps et étanche la soif, et de ce qui permet à un être humain de se sentir humain, capable, de temps à autre, d'avoir du loisir pour lui-même, et de penser, de temps à autre, à lui-même.

Et pourtant ils n'émigrent pas de la campagne, et ne s'y sentent pas à l'étroit dans la vie, mais y demeurent, contents ou mécontents, soumis en tout cas au décret de Dieu — tandis que toi, mon ami, tu es comme ceux qui n'ont jamais connu la campagne et ses souffrances avant que la guerre ne les en chasse des villes ; et dès qu'ils ont goûté quelque chose de la peine de la vie rurale, ils n'ont pu ni y demeurer ni s'y établir.

Et le plus curieux et le plus singulier de tout cela, c'est que ces beaux messieurs, venus à la campagne puis s'en étant détournés, n'ont jamais pensé une seule fois aux gens de la campagne eux-mêmes, mais n'ont pensé qu'à eux-mêmes ; ils n'ont pas eu de peine pour les gens de la campagne, mais ne se sont souciés que d'eux-mêmes, s'enfuyant avec eux-mêmes vers les villes, où ils pouvaient retrouver ce dont ils ne pouvaient se passer parmi les douceurs de la vie.

Mon ami dit : Et plus curieux encore et plus singulier, c'est que ces beaux messieurs n'ont jamais considéré qu'ils devaient leur propre bonheur au malheur des gens de la campagne, qu'ils devaient leur propre luxe à la dureté des gens de la campagne, et qu'ils devaient leur propre satiété et leur propre eau à la faim et à la soif que les gens de la campagne endurent. Ils n'ont pensé à rien de tout cela, pas même à une part, mais n'ont pensé qu'à eux-mêmes, préoccupés uniquement de ce dont ils avaient eux-mêmes été privés parmi les plaisirs et les douceurs de la vie ; et ils se sont donc hâtés de retourner vers les villes, et dès qu'ils ont retrouvé ce qu'ils avaient perdu, ils ont oublié la campagne et ses habitants tout entiers, et se sont adonnés à leur vie contente et confortable, en jouissant, y passant leurs jours, ne se souvenant de personne ni de rien — comme s'ils n'avaient vu personne ni rien, comme s'ils n'avaient jamais été témoins, à la campagne, d'une misère devant laquelle l'âme d'un homme honorable, en la voyant, aurait honte de continuer à goûter la saveur de l'aisance. Que Dieu ait pitié d'Abou

al-'Ala, lorsqu'il disait :

Si j'avais été, seul, gratifié de l'éternité, je n'aurais pas aimé l'éternité dans la solitude ; que ne tombent sur moi ni sur ma terre que des nuages dont la pluie ne s'étende pas uniformément sur tous les pays.

Je dis à mon ami : Et pourquoi voudrais-tu qu'ils se souviennent de cela et y réfléchissent, alors que, s'ils s'en souvenaient, cela les peinerait — et pourquoi devraient-ils être peines ? Et quelle valeur a la vie, si la peine s'y répand ? Et s'ils en étaient peines, cette peine pourrait gâter leurs propres plaisirs, et ils ne souhaitent pas que leurs plaisirs soient gâtés. Et quelle valeur ont les plaisirs, s'ils ne sont pas des plaisirs entiers et sans mélange ?

Et si leurs plaisirs venaient à être gâtés, ils pourraient trouver un soulagement en rendant aux gens de la campagne une part de ce qui leur est dû, et en leur ôtant une part de leur misère — bien que cela puisse leur coûter quelque surplus d'argent, et leur coûter quelque effort ; or ils n'ont pas amassé leur argent pour le dépenser au profit d'autrui, et ils n'ont pas possédé leur propre effort pour le dépenser à autre chose qu'à leurs propres besoins et leurs propres desseins. Et quelle valeur ont l'argent et l'effort, s'ils ne sont dépensés qu'à ce qui procure à leur possesseur un plaisir ou satisfait pour lui un désir ?

Mon ami dit : Tu juges les hommes bien sévèrement — tu sais pourtant toi-même qu'il existe parmi eux des hommes généreux qui font le bien et dispensent la bonté. Je dis : Alors examine ces généreux, et compare leur nombre à celui des malheureux ; compare ce qu'ils donnent et font à ce dont l'Égypte a besoin qu'on donne et qu'on fasse ; et compare, en particulier, ce qu'ils donnent et font à leur propre capacité de donner et de faire — et ce bilan te montrera que je ne juge pas les hommes sévèrement, mais que j'énonce simplement des faits qui n'admettent ni doute ni discussion.

Et le plus manifeste de ces faits est que ceux qui sont capables de faire le bien en Égypte peuvent bien être riches de richesse, de pouvoir et de rang, mais sont réellement pauvres dans leur sentiment de solidarité sociale, et dans tout ce qui devrait exister entre les fils d'une même nation de sympathie mutuelle, de coopération mutuelle, d'exhortation mutuelle au bien et d'échange de bons offices.

Mon ami dit — et sa tristesse paisible s'était à présent changée en une colère proche de la fureur — dis ce que tu veux de ceux qui sont

avares et ne donnent pas, et de ceux qui se montrent défaillants alors qu'ils en ont le pouvoir ; car tu n'y verras qu'une faiblesse de caractère, et une tiédeur dans l'amour du bien.

Mais j'ai pour ma part quelque chose de plus grave encore, de plus cruel, et de plus propre à remplir les cœurs de colère et de fureur. Je dis : Et quoi donc ? Il dit : Notre système démocratique, dont les bouches sont pleines de discours, dont les clubs sont pleins de débats, dont les journaux sont pleins de défenses, et pour lequel le pays tout entier s'agite de temps à autre — lorsqu'on élit telle ou telle chambre du parlement, et lorsqu'il y a question ou interpellation dans telle ou telle chambre du parlement ; car ce système démocratique, comme tout autre système de gouvernement, repose sur le principe que le peuple a des devoirs qu'il doit accomplir, et que le peuple a des droits qui doivent lui être rendus. Et le premier de ces devoirs est d'approvisionner l'État en argent en lui payant ses impôts, et de protéger le sol de la patrie en offrant sa vie et son sang si elle se trouve en danger ; et le premier de ces droits est que la misère soit écartée du peuple, partout où l'État peut trouver un moyen d'écarter la misère du peuple.

Doutes-tu que le peuple soit défaillant dans le paiement des impôts et l'approvisionnement de l'État en argent ? Doutes-tu que le peuple soit défaillant lorsque l'État l'appelle à défendre la patrie contre l'attaque d'un ennemi ? Crois-tu alors que l'État a fait tout ce qu'il doit faire, ou même une partie de ce qu'il doit faire, pour protéger le peuple de la misère et du malheur ?

Et j'allais répondre à mon ami en défense de l'État, mais il poursuivit avec véhémence, disant : Ne te fatigue pas pour rien — tu as vu avec moi ces malheureux qui fouillaient dans ce que nos propres domestiques avaient jeté comme reliefs de table après le déjeuner, y cherchant quelque chose à avaler, pour se sustenter ou y trouver quelque plaisir. Ne te fatigue pas pour rien — je ne croirai jamais qu'un pays comme l'Égypte, avec son budget considérable, soit incapable d'épargner à certains des gens de la campagne la nécessité de chercher leur subsistance et leur plaisir dans ce qu'on jette comme reliefs de table.

Il y a deux semaines à peine, tu parlais du droit du peuple à l'instruction sous un ordre démocratique véritable ; parle donc aussi du droit du peuple à ne pas être poussé par la faim et la misère à ce qui offense la dignité humaine, sous ce même ordre démocratique véritable.

Et la voiture nous avait alors amenés, depuis Le Caire, jusqu'au point où il n'y avait plus d'autre choix que de nous séparer ; mon ami fit signe au chauffeur de s'arrêter, et posa sa main dans la mienne, en disant : dis un peu de cela à tels députés que tu connais, et à tels sénateurs que tu connais.

Je dis, avec un peu de sourire : Oui — je le ferai, une fois qu'auront été élus le président de la Chambre des députés et le bureau de la Chambre des députés, ainsi que le bureau du Sénat. C'est alors seulement que sénateurs et députés seront disposés à entendre pareils propos.